

LE DIMANCHE DU TEMPÉRANT

I

Au temps où j'étais un buveur,
Qu'ils étaient tristes, mes dimanches !
Les oiseaux chantaient sur les branches :
Rien ne chantait plus dans mon cœur.
Quand paraissait l'aube vermeille,
Je maudissais ses flèches d'or :
Lourd des ivresses de la veille,
J'aurais voulu dormir encor....
Aujourd'hui, dès l'aurore, alerte, je m'éveille.

2

La femme, seule à la maison,
Tremblait et dévorait ses larmes,
Des jurons étaient mes seuls charmes ;
Et des coups, ma seule raison.
Les enfants, ayant peur du père,
Se dispersaient tous au hasard,
S'envolaient tôt, revenaient tard....
Aujourd'hui, dès l'aurore, alerte, je m'éveille.

3

La veille, mon travail payé,
Ma bourse était assez replète,
Mais à solder plus d'une dette,
Le gain devait être employé.
S'il restait quelque pièce blanche,
Le cafetier, avant le soir,
— On tombe, hélas ! par où l'on penche !—
L'avait serrée en son tiroir....
Aujourd'hui, plus d'argent dépensé le dimanche !

4

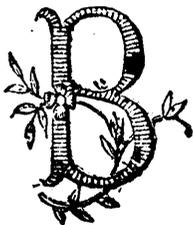
La nuit, quand j'avais, sur un banc,
Lâché le dernier camarade,
Au logis froid, sombre et maussade,
Je revenais en titubant.
On m'y faisait vilaine mine :
Moi, parfois, aggravant mon tort,
Je cassais tout dans la cuisine,
Puis je m'étendais, ivre-mort !....
Aujourd'hui, dans la paix, le saint jour se termine.

5

Aussi, vieil ivrogne sauvé,
Je te bénis, ô Tempérance,
Œuvre d'amour et d'espérance,
Qui de si bas m'as relevé
Debout le lundi dès l'aurore,
Je travaille, frais et dispos.
Chaque jour, je travaille encore,
Jusqu'au samedi sans repos....
Le dimanche, je joins mes deux mains et j'adore.

GRETCHEN

I



BAUMGARTEN est un joli village
des bords du Rhin, près de
Colmar, coquettement posée
sur une colline que baigne le
fleuve, d'où l'on aperçoit, ac-
crochés au flanc des monta-
gnes, les burgs antiques qu'ont
tant dépeints les admirateurs
des beaux sites. A l'ouest, les

Vosges dressent leurs hautes cimes, souvent cou-
ronnées de neige, tandis qu'au delà du Rhin, dans
le duché de Bade, se dessinent vaguement, comme
de fantastiques visions, les pics du Schwarzenwald
et les massifs boisés de la Forêt Noire.

Baumgarten est une de ces contrées ravissantes,
pleines de souvenirs, chères aux amis des légendes,
un pays "ruisselant de poésie et d'héroïsme," où
les conteurs et les poètes sont venus bien souvent
réver.

C'est la patrie de Gretchen Stoltz.

Une héroïne, cette Gretchen. Née à Colmar, où
son père était brigadier-forestier, elle était venue,
après sa mort, habiter avec sa mère le petit village
de Baumgarten. Gretchen avait alors dix-sept ans.
De longs cheveux blonds ombrageaient son char-
mant visage qu'éclairaient de grands yeux, d'un
bleu d'azur d'une douceur infinie. Sa beauté d'Al-
sacienne ne devait pas laisser indifférent le plus
riche négociant de la contrée, Ludwig de Berstadt,
Français de naissance, mais Allemand d'origine et
de cœur, capitaine dans la landwehr prussienne,
qui se disait descendant du dernier burgrave de
Mayence, cousin du roi de Bavière. Ni sa no-
blesse plus ou moins authentique, ni sa parenté

royale, ni ses richesses, n'eurent le don d'éblouir
la blonde Gretchen.

Il n'en fut pas de même pour sa mère, la vieille
Catherine Stoltz, qui crut voir dans l'anion proje-
tée le bonheur de son enfant. D'ailleurs, Lud-
wig était puissant et riche ; la jeune Alsacienne,
faible et pauvre, dut céder devant la volonté ma-
ternelle.

C'est ainsi que, contre son gré, sans amour et
presque de force, Gretchen Stoltz devint un jour
Gretchen de Berstadt.

II

Lorsque Napoléon eut déclaré la guerre à la
Prusse, l'Alsace pleura. Puis, quand les premières
larmes furent séchées, des bords du Rhin à ceux
de la Moselle, on organisa de la résistance en vue
d'une invasion étrangère. Tout ce que la vieille
Alsace, tout ce que la Lorraine comptaient
d'hommes valides courut à la frontière prussienne,
tandis que les femmes, les vieillards et les in-
firmes, en les accompagnant jusqu'aux portes des
villes, leur murmuraient des mots de courage et
d'espoir....

Gretchen, le premier jour, montra à son mari la
proclamation de guerre.

—Ludwig, dit-elle, le plus grand des fléaux s'a-
bat sur notre pays. Je n'essaierai pas de te débou-
rner de ton devoir, mais si tu dois verser ton sang,
que ce soit du moins pour la bonne cause, pour la
cause de la France, ta patrie d'adoption.

Le capitaine de la landwehr ne répondit pas
tout d'abord. Il considéra sa femme avec éton-
nement, murmura quelques paroles inintelligibles
et dit enfin d'une voix qu'il s'efforça de rendre
grave et presque solennelle :

—Un de mes aïeux, Gretchen, le comte Frédé-
ric-Albert, était burgrave de Mayence et parent
d'un ancien roi de Bavière. Il est mort en héros,
tué par une balle française. Mon grand-père et
mon père ont servi, en qualité d'officiers, dans la
garde prussienne. Ils sont morts après une vie
glorieuse, sur un champ de bataille, honorés de
tout ce que la vieille Allemagne comptait d'hommes
illustres et de patriotes, pleurés par le roi de
Prusse qui leur a fait élever des tombeaux magni-
fiques, dans le cimetière de Potsdam, pour immor-
taliser leur glorieux trépas. Mon père avait deux
fils ; mon frère, seul, tu le sais, a suivi la carrière
des armes, car ce métier m'eût bientôt déplu ;
amoureux de nos champs et de la liberté, j'ai pré-
féré rester libre et heureux à Baumgarten, avec
l'espoir d'y terminer mes jours. Mais je dois au-
jourd'hui rejoindre mon régiment, Gretchen. Je
suis officier dans la landwehr ; le devoir com-
mande, j'obéis, je ne veux pas que mes illustres
ancêtres sortent de leur tombeau pour me repro-
cher une lâcheté : ils veilleront, au contraire, sur
ma fortune, et je pars pour m'enrôler sous l'aigle
royale.

La pauvre Gretchen essaya, mais en vain, de
combattre ces arguments. Elle frémit d'horreur
à la pensée que son mari allait porter les armes
contre la France, blesser, tuer peut-être ses amis,
ses parents, ses frères. Elle tenta un dernier ef-
fort, versa une dernière larme ; et, prenant Lud-
wig par la main, en lui montrant les sommets
neigeux des montagnes de Suisse, ne prononça
qu'un seul mot :

—Fayons.

Ludwig de Berstadt secoua la tête sans répondre.
Il détestait profondément la France. De plus, il
ne chérissait que fort peu sa femme, qui ne lui
avait pas donné d'enfant. Sans écouter les sup-
plications de Gretchen, il partit en répétant :

—Je suis officier de la landwehr !

III

On l'a surnommée l'année terrible, cette année
où les soldats français eurent à lutter avec les élé-
ments et les balles prussiennes, où le froid, le
vent et la neige vinrent paralyser les mouvements
de ces braves ; et jamais surnom ne fut mieux mé-
rité !

On sait trop ce que fut cette guerre....

Nos défaites se succédèrent avec une fou-
droyante rapidité. Wissembourg, Wörth, For-

bach, théâtres de luttes gigantesques, virent cou-
ler à grands flots le sang humain que les vautours
et les corbeaux venaient à la nuit tombante, avi-
dement sucer.

Les Français, divisés en nombreuses armées,
mal préparés à cette guerre, tombaient par mil-
liers, sous les coups de l'Allemand vainqueur.

Mais après chaque défaite, quand l'odeur de la
poudre enivrait une génération nouvelle et rappé-
lait aux autres, —aux anciens,—le souvenir de nos
gloires passées, des jeunes gens de dix-sept ans et
des vieillards quittaient leur chaumière. Ils se
réunissaient sur les champs de bataille, au milieu
des cadavres de leurs frères, et, la main levée vers
le ciel, ils juraient de venger la France outragée.
Mal équipés, presque sans armes, mais l'espérance
au cœur, ils formaient un bataillon de braves, de
héros, et, s'exposant sans crainte aux coups de
l'ennemi, mouraient avec la satisfaction du devoir
accompli.

▲ Baumgarten, une violente explosion de pa-
triotisme éclata, même parmi les femmes, à l'an-
nonce de nos défaites. Gretchen Stoltz, déguisée
en franc-tireur, partit avec une poignée de braves.
Elle arriva devant Sedan en même temps que
l'armée impériale et l'on vit alors ce spectacle
grandiose et inouï des francs-tireurs d'Alsace se
jetant dans l'effroyable mêlée, avec les soldats de
Napoléon, conduits par une jeune femme de vingt
ans.

L'héroïne tomba, frappée d'une balle, dans les
bras de ses frères d'armes.

IV

Gretchen est étendue, très pâle dans son lit
blanc.

La mort voile déjà ses yeux à demi clos ; sa
poitrine oppressée se soulève lentement, tandis
qu'un murmure, un soupir, semble errer parfois
sur ses lèvres décolorées.

Le vieux prêtre de Baumgarten est en prières
dans la chambre de l'agonisante. Il vient de rem-
plir son ministère sacré et tout en serrant les
saintes huiles, il prie le Dieu des armées d'accor-
der pardon et miséricorde à la Française qui va
mourir pour son pays. Un infirmier d'un régi-
ment de ligne portant sur un brassard maculé de
sang la croix rouge de la convention de Genève,
essuie furtivement une larme, tout en essayant de
ranimer la vieille Catherine Stoltz qui, éperdue de
douleur, vient de s'évanouir.

Et près de la porte de cette demeure où le deuil
va bientôt entrer, les francs-tireurs de la Haute-
Alsace, les survivants de la grande bataille, jet-
tent un dernier regard à l'héroïne dont les beaux
yeux bleus vont se fermer à la vie pour toujours.

Soudain la porte s'ouvre, et Ludwig de Ber-
stadt paraît, en grand uniforme. Il s'arrête at-
terré, devant le spectacle navrant qui s'offre à ses
yeux ; il regarde avec émotion les francs-tireurs
de la Haute-Alsace dont les yeux sont voilés de
larmes, et embrasse sa femme en pleurant aussi.

Du front pâle de la blonde Gretchen découle
encore une goutte de sang, le sang de la blessure
que les Prussiens ont faite.

Il comprend tout, mais sa pitié soudain se
change en colère. Il se souvient que ces jeunes
gens, ces vieillards, cette femme, ont tué ses ca-
marades, ses amis, le colonel de son régiment ; il
retire alors de son dolman bleu un lambeau de
drapeau qu'il a arraché à la France et, le mon-
trant à l'agonisante, il s'écrie :

—Vainqueurs !

Gretchen a rouvert les yeux sous le baiser de
son mari. En le voyant pleurer, son cœur s'at-
tendrit ; elle oublie sa blessure, elle oublie la
mort, elle oublie le mal que Ludwig et les siens
lui ont fait : elle va pardonner. Mais le capitaine
de la landwehr lui montre à ce moment le drapeau
tricolore en le blasphémant.

Alors, d'un geste farouche, avec une vigueur
dont cette moribonde paraissait incapable, elle s'é-
lança sur Ludwig, lui arracha brusquement la pré-
cieuse relique.

—Lâche ! Lâche ! s'écrie-t-elle.

Gretchen embrasse avec frénésie l'emblème de la
France, mais son énergie farouche est de courte